

SONIA DUBOIS
ROBERT MACIA

un bébé
chez les
quinquas



Flammarion
DOCUMENT

un bébé chez les quinquas

Flammarion
DOCUMENT

Devenir parents à un âge où vos amis d'enfance s'apprêtent à accueillir leurs premiers petits-enfants, il fallait oser. Sosso et Pupuze, respectivement 45 et 50 ans, l'ont fait.

Du test de grossesse à la naissance de Monsieur Polyte en passant par les nuits blanches – autres que chez Castel –, les effluves de couches – différentes des fragrances de Dior –, suivez dans ce récit mené hochet battant les déboires burlesques de parents quinquas au bord de la crise de nerfs.

Courbatures et lumbagos, leur quotidien devient un champ de bataille. Du recrutement d'une nounou aux premières vacances à la mer, c'est l'immersion instantanée dans une expérience aux limites de l'extrême. Comparable aux exploits des aventuriers, de la traversée du Pacifique en pédalo à l'ascension de l'Everest en talons aiguilles?...

Pupuze, Sosso et Monsieur Polyte : un trio tendrement désopilant!

Sonia Dubois s'est imposée dans le PAF par son humour et sa carrure hors norme. Robert Macia sévit depuis son plus jeune âge dans les milieux de l'édition parisienne.

Un bébé chez les quinquas

Sonia Dubois et Robert Macia

Un bébé chez les quinquas

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8123-3

Pour Charlotte et Adrien.
À Bunny, Isabelle et Patrick.

Première partie

L'ANNONCE

1

Ce que je ressens dans mon corps depuis maintenant un bon mois est tout à fait étrange. D'habitude plutôt active, je me traîne comme une loque. Pour un peu, on croirait une de ces femmes préménopausées se languissant en robe de chambre du canapé à la cuisine en quête d'un quignon de pain à grignoter, l'humeur bougonne, le ventre tendu comme une peau de baudruche.

La nuit, j'étouffe. D'incroyables bouffées de chaleur qui m'empêchent de fermer l'œil. Je me tourne et me retourne sans cesse à la recherche du coin le plus frais de mon lit. Puis j'ai froid et viens me lover, les pieds glacés, le menton tremblant, contre mon Homme qui, au bord de la crise de nerfs – « C'est pas bientôt fini, ce cirque ? » –, me repousse sans ménagement.

Il déteste, comme la plupart de ses congénères, que l'on vienne envahir son territoire pour des motifs autres que strictement sexuels.

Je finis par m'endormir en nage, l'angoisse au ventre.

Le matin, profitant que Pupuce s'attarde sous la douche, ce qui est rare chez lui – aurait-il une nouvelle assistante ? –, je m'observe sous toutes les coutures dans la glace au-dessus de la cheminée. Les jambes en poteaux

télégraphiques, les bras en Coton-tige et les veines des seins tellement gonflées et visibles qu'on dirait la carte de France fluviale, affluents compris.

Il faut se rendre à l'évidence. Ça y est, ma poulette, c'est ton tour. La ménopause, un peu tôt quand même. Quarante-six ans à l'automne. Mais tu tiens le bon bout. Tu connaîtras bientôt la fin des tracas menstruels, promesses sanguinolentes de maternité qui, dans ton cas, n'ont jamais abouti à rien. Et Dieu sait si, parfois, j'y ai cru. Ne pas avoir eu d'enfant restera mon seul regret dans cette existence, au demeurant bien remplie.

Adieu donc tampons, serviettes et autres accessoires de la femme supposée fertile... Enfin libre ! Libre de tout ce sang perdu, libre de mes remords de ne pas être mère. Bienvenus les traitements alambiqués à base d'hormones ou pas, selon les écoles.

Évidemment, on n'a rien sans rien dans la vie. Et vu mon état, après seulement deux semaines de retard de règles, ça promet. Surtout avec Pupuce qui n'est pas un modèle de patience.

Car le droit à une ménopause tranquille a un coût. Compter de un à trois ans de malaises divers en perspective, de nausées vaseuses, les joues empourprées, de troubles de la circulation avec varices à la clé. Varices que l'on associe généralement aux bigotes et aux belles-mères, alors que, soyons honnêtes voire bienveillantes, elles touchent toutes les femmes, à des degrés variables, et même celles comme moi, qui ne seront jamais belles-mères. Sinon de la main gauche.

Ballonnements, sautes d'humeur. Ces dernières, dans mon cas, devraient passer pratiquement inaperçues avec ce caractère d'ours dans un gant de velours, dixit mon premier mari, qui me caractérise.

Tableau à l'enivrant glamour. À n'en pas douter.

Les premiers symptômes sont peu flatteurs. Je dégouline de partout, bouffie comme une outre pleine. Mais haut les cœurs ! Je vais bien, tout va bien. Je me sens jeune, fringante, presque pimpante. En route à fond les manettes sur la *One Way* de la liberté. Et ça, ça n'a pas de prix. Si je m'écoutais j'ouvrirais en grand les fenêtres de l'appartement et hurlerais, façon Isabelle Aubret, que « c'est beau, c'est beau la vie ! »

Pourtant, je ne sais pas pourquoi, quelque chose me retient dans mon enthousiasme. Je me sens bridée. Voilà pratiquement trente ans que j'attends ce moment de tourner enfin la page d'une féminité meurtrie. Quelle délivrance ! Ma joie devrait être infinie. Je vais enfin pouvoir profiter de ma nouvelle vie de sémillante quinquagénaire sans arrière-pensée. Assumer mes choix. Mais rien. À peine un sourire dans le miroir. Non, je ne saute pas au plafond en bondissant comme un cabri.

Je suis heureuse, mais sans plus. Même un brin angoissée.

Bordel. Et si ce n'était pas ça.

Depuis quelques minutes une question angoissante revient en boucle me tarauder, aussi agréable qu'un caillou dans un Stiletto. Bouffées de chaleur, nausées, alanguissement général. Autant de symptômes plaidant pour un début de ménopause. Mais quelque chose au plus profond de moi, comme un énorme frisson qui me parcourt le ventre, m'indique que ce n'est pas ça, mais alors, pas ça du tout.

Réfléchir en respirant doucement. Je sens mon front se plisser, la sueur couler sur mes tempes et entre mes seins.

Délicat de rameuter mon quarteron de copines pour checker la question. À peine le temps de raccrocher le combiné, la nouvelle de mon état, quel qu'il soit, aura

déjà fait trois fois le tour de la capitale. Sans compter le risque de me brouiller durablement avec toutes celles qui, mentant avec acharnement sur leur âge depuis des années, prendront forcément mal que je les interroge sur la ménopause. « Comment veux-tu que je le sache, ma pauvre chérie ? »

Seule solution, appeler Bérénice. Plus qu'une amie, une frangine. Nous nous sommes connues au CP chez les sœurs, à Cambrai. Mes mains tremblent en composant le numéro.

— Réveils difficiles et sans énergie.

— Ah !

— Nausées en début de journée.

— Oh ?

— Décharges électriques dans les bras et les jambes comme si mes hormones jouaient au Rubik's Cube.

— Non ?

— Visions et envies obsessionnelles de certains aliments.

— Normal.

— Avec pour conséquence un manque total de volonté, et l'engloutissement de ces aliments par paquet de douze.

— Banal.

— Une peur subite de l'avenir, du lendemain à assurer, anxiété nouvelle et hautement mystérieuse, puisque, pour le moment, tout va bien.

— Inquiétant.

Inutile de se cacher derrière son Critérium. Malgré une voix qui se veut rassurante, je sens bien que le tableau clinique que je viens de lui décrire la laisse dubitative :

— C'est peut-être quelque chose que tu as mangé.

— Je mange comme quatre.

— Raison de plus. Un truc qui est mal passé.

— Ça n'explique pas le retard de règles.

— Effectivement. Tu devrais consulter ton toubib.

Mon cœur s'affole. Je raccroche, peu convaincue par l'éventualité de désordres gastriques. Sauf peut-être cette lancinante envie de vomir.

N'y tenant plus, je décide d'appeler Pupuce. Non qu'il soit un expert en ménopause – il bosse dans l'édition – mais parce que c'est un homme et que les hommes, au contraire des femmes, ne sont jamais de si bon conseil que lorsqu'ils n'y connaissent rien.

Il décroche passablement de mauvaise humeur et je m'empresse de lui expliquer mon cas avant qu'il n'ait eu le temps de me rappeler vertement, comme si j'étais une vague attachée commerciale de chez SFR, qu'il est débordé de boulot et qu'il n'a besoin de rien. « Merci, mademoiselle. »

Mais, contrairement à mon attente, il écoute. C'est indéniable, hormis quelques « hmm, han, ouaich... » qui ponctuent mon débit accéléré, Pupuce écoute et reste parfaitement muet. Le silence maintenant s'éternise.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— ...

— C'est tout ce que ça t'inspire ?

— Je ne sais pas, finit-il par lâcher avant de raccrocher en m'embrassant du bout des lèvres.

Je reste un moment les yeux dans le vague, le combiné encore à la main. Deux conclusions s'imposent :

1) Il a effectivement une nouvelle assistante devant laquelle il serait mal venu de s'afficher trop tôt en tant qu'homme marié. Nous réglerons ce petit malentendu le soir même.

2) Je ne suis pas plus avancée concernant l'angoisse qui me tenaille le bide.

Je me sens de plus en plus l'humeur en dents de scie, passe et repasse en boucle tout ce que j'ai lu sur la ménopause en

surfant sur Internet. Pourquoi appelle-t-on ça surfer d'ailleurs ? Alors que l'on a beaucoup plus l'impression de ramer dans un canot faisant eau de toute part, en essayant de dégoter une information passablement crédible parmi la foule des sites, blogs, forums qui vous sautent à l'écran au moindre mot-clé.

Une synthèse finit pourtant par émerger. Tous les spécialistes consultés ces dernières années ont été formels : je n'aurai pas d'enfant. Jamais. Fermez le ban. Pourtant, je me sens bizarre. De plus en plus bizarre au fil des jours.

J'y pense et puis j'oublie, j'y pense beaucoup plus que j'oublie.

Les jours passent. Je reprends le boulot, la tête dans le guidon. Aucun nouveau changement notable de ma morphologie – rougeurs, démangeaisons –, ou de mon caractère, et je reste ici tout à fait objective. Mais j'ai toujours aussi faim.

Pupuce et moi vivons des moments moelleux et exquis. Il a effectivement une nouvelle assistante, mais plutôt du genre cerbère que bimbo. D'où, sans doute, l'inflation d'onomatopées au téléphone. Elle doit lui mener la vie dure. Car l'homme est veule avec les femmes de caractère.

L'âge nous rapproche doucement. Privilège des jeunes couples de cinquante ans. On s'aime à notre rythme, sans les excès et les bouillonnements des primo accédants à l'orgasme. Domaine où l'on a, l'un comme l'autre, de la bouteille. Ce qui n'est pas désagréable.

Un mois file sans qu'il ne se passe rien de neuf !

En fait, je me suis habituée à mon nouvel état. Je me sens à l'aise dans mes artères. Je suis bien, trop peut-être. Pour une nouvelle ménopausée, je trouve quand même que c'est raide, très raide.

Mon corps ne cesse de se métamorphoser, d'enfler serait plus juste. Ma taille de guêpe – de gros bourdon pour être exacte – devient pachydermique. Comme au bon vieux temps de ma jeunesse, pulls, ceintures et jeans viennent douillettement se rouler en tampon autour de ce qu'il faut dorénavant appeler ma brioche. Mes jambes, pieds et bras se sont considérablement épaissis perdant de leur galbe fuselé. Mais si, mais si. Le mystère de l'étrange mal qui me ronge devient aussi épais que mon tour de cuisse.

Le bilan est sans appel. Je suis proche de la cote d'alerte. En quelques semaines de retard de règles, j'ai grossi beaucoup plus que de raison. Le temps de me retourner, j'ai pris deux tailles de vêtement et mes mollets refusent obstinément d'entrer dans mes bottes. En jambières, on dirait que je porte d'épaisses chaussettes tire-bouchonnées aux chevilles. Mes soutiens-gorge ne soutiennent que ce qu'ils peuvent encore contenir, laissant un tiers de mes seins déborder des bonnets en deux bourrelets disgracieux en forme de V, visibles même sous les pulls les plus larges.

Belle allure que voilà. Quelle touche ! Moi qui lutte depuis tant d'années contre l'embonpoint – doux euphémisme –, cette pente naturelle depuis l'adolescence à produire de l'excédant en tout.

J'ai l'impression d'avoir doublé de volume.

Il n'y a peut-être plus que Pupuce pour s'en réjouir. Lui qui adore les femmes, se retrouve avec une compagne en expansion permanente.

— Je te trouve épanouie, commente-t-il le regard gourmand, en me voyant débouler dans la chambre, engoncée dans mon pyjama aux coutures tendues comme des ficelles de string.

Mais l'euphorie est de courte durée. Mon tempérament, déjà fortement marqué, devient, au fil des jours, parfaitement chaotique. Je passe en un claquement de doigts de la joie la plus turbulente à une tristesse frisant le désespoir absolu. Il m'arrive de m'effondrer en larmes entre deux éclats de rire. J'alterne gros dodos à faire pâlir un sonneur et insomnies dignes des plus grands poètes tourmentés.

Un enfer.

J'ai beau me prendre la tête, lourde et lasse, entre mes mains, aux doigts boudinés comme des chipolatas, je ne vois pas, je ne comprends pas ce qui se passe. Si ce n'est que ça dure, et que je vais finir par exploser.

Noël arrive. Période peu propice pour redonner du peps aux gens qui dépriment. Car là, c'est fait, je déprime. Les rues illuminées, les arbres scintillants de guirlandes, et surtout tous ces gens courant les magasins avec des flopees de chiards excités à leurs basques. Une frénésie de bonheur obligé qui me donne l'irrésistible envie de me couvrir la tête de cendres. Et en plus, on se les caille.

Pupuce n'est pas en meilleur état et ne parle plus que de fin du monde et d'apocalypse nucléaire. Ses sujets de prédilection passé le 15 décembre quand se profilent à l'horizon sapins, cotillons et viandes soûles.

— On s'empiffre comme des chancres en se tapant les cuisses de contentement pendant que le reste de la planète meurt de faim. Nous sommes bien loin de la Charité du Christ et de la Nativité.

La Nativité ! Seigneur, et si... Comme un coup de tonnerre dans un ciel d'été, une idée folle, une idée surréaliste, une idée sans queue ni tête, me traverse l'esprit à la vitesse de l'éclair. Ce n'est pas possible. Et si, malgré

les spécialistes et leurs pronostics sans appel – « vous n’aurez jamais d’enfant » –, j’étais enceinte ?

Enceinte ! Comme les autres femmes.

Ce serait un miracle.

Moi, touchée par la grâce, quelle folie !

Je tente d’assommer la petite voix qui crie en moi avec des intonations de basses-cours à la Raymond Devos, tantôt pathétiques et rauques, tantôt franchement éraillées et grim pant dans les aigus : « Cours, vole à la pharmacie, va donc, Sosso, acheter un test, va et tu sauras. Qu’est-ce que ça te coûte ? Va et tu en auras le cœur net. »

Un cœur qui, pour l’instant, bat à tout rompre. Faire le point. Mais d’abord respirer. Car pour le moment j’étouffe. Une grosse boule me pèse sur la poitrine et envahit progressivement ma gorge. Je ferme les yeux. La paix revient progressivement. Réfléchir. J’entends mon souffle se réguler et comme une force inconnue m’envahir. J’ai la certitude maintenant que je ne suis plus seule dans mon corps, qu’il est là. Un sentiment inexplicable.

En parler à Pupu ce ? Et risquer de me voir traiter de vieille folle, sinon d’hystérique. Je l’entends d’ici : « On ne tombe pas enceinte par l’opération du Saint-Esprit. C’est toutes ces crèches qui te vrillent la tête. Redescends sur terre, Sosso. »

À vrai dire, je ne sais pas du tout quelle pourrait être sa réaction. Nous n’avons jamais évoqué ensemble, et pour cause, la possibilité d’avoir un enfant. Nous nous sommes rencontrés bibliquement sur le tard même si nous nous connaissons depuis des années. Sans compter que monsieur a déjà deux enfants de deux autres lits. On ne se refait pas.

Déjà, je commence à rêver de ce petit être que je porte peut-être dans mes entrailles. Je m’efforce de le sentir,

d'entendre battre son petit cœur. Peine perdue dans le vacarme du sang qui fuse dans mes artères. J'ai l'impression que ma tête va éclater.

Ce soir-là, nous faisons l'amour avec mon Homme, comme des bêtes.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

L'annonce

Chapitre 1	11
Chapitre 2	21
Chapitre 3	34
Chapitre 4	43
Chapitre 5	55

DEUXIÈME PARTIE

La rencontre

Chapitre 1	71
Chapitre 2	81
Chapitre 3	91
Chapitre 4	101
Chapitre 5	112
Chapitre 6	124

TROISIÈME PARTIE

La vie à trois

Chapitre 1	137
Chapitre 2	148

Chapitre 3	160
Chapitre 4	171
Chapitre 5	181

QUATRIÈME PARTIE

La vie en société

Chapitre 1	193
Chapitre 2	203
Chapitre 3	214
Chapitre 4	225
Chapitre 5	235

CINQUIÈME PARTIE

Un an déjà

Chapitre 1	249
Chapitre 2	258
Chapitre 3	268
Chapitre 4	277

Jeune maman de quarante ans et plus...	
De A à Z	287

N° d'édition : L.01ELKN000364.N001

Dépôt légal : février 2012